

مشروع الشعيرات / *Projet Shaeirat*

programme modulaire
de performances bilingues
de poétesses arabes contemporaines

Le Projet shaeirat (shaeirat = poétesses) est un programme modulaire de **performances bilingues** (arabe - français), chacune **performée par la poétesses arabe** qui l'a écrit. Ces spectacles, lectures et performances d'environ une heure, finement travaillés dans leur dimension scénique, incorporent, souvent dès leur conception, la traduction française des poèmes (nb : les versions anglaises existent).

Si elles sont écrites par des femmes arabes, les œuvres de ces poétesses sont suffisamment puissantes pour que les circonstances de leur vie soient des circonstances et non des essences : *s'identifier* à leur poème devient alors possible et même aisé. La question *identitaire* telle qu'elle sature les espaces politiques et médiatiques devient ainsi nulle et non avenue : **cette poésie arabe écrite par des femmes est simplement universelle parce qu'elle est profonde.**

Le Projet Shaeirat est envisagé comme un activisme dont la vocation est de donner à entendre de nouvelles voix poétiques arabes sur les deux rives de la Méditerranée. Si chacune des performances qui le constituent à ce jour possède sa propre vie autonome et une histoire singulière, avec des créations échelonnées sur la saison écoulée dans les pays arabes, **l'invitation au Festival d'Avignon 2022 constitue l'acte de naissance collectif du Projet Shaeirat.**

Projet Shaeirat : saisons 21-22 et 22-23

4 performances

À la saison des abricots / Carol SANSOUR (Palestine)

Ne me croyez pas si je vous parle de la guerre / Asmaa AZAIZEH (Palestine)

Dodo ya Momo do / Soukaina HABIBALLAH (Maroc)

Celle qui habitait la maison avant moi / Rasha OMRAN (Syrie)

saison 21-22 (création des performances)

EGYPTE Le Caire / D-CAF Festival – 20-21 octobre 2021 Rasha OMRAN

MAROC Casablanca / Institut Français – juin 2022 Soukaina HABIBALLAH

PALESTINE Ramallah / Qattam Foundation – 30 juin 2022 Asmaa AZAIZEH

16 au 19 juillet 2022 : lancement du collectif Projet Shaeirat

FRANCE Festival d'Avignon – 16 au 19 juillet 2022 Rasha OMRAN + Asmaa AZAIZEH + Soukaina
(jardin et lycée Saint Joseph) HABIBALLAH + Carol SANSOUR

saison 22-23

(nb : les programmes – quelle poétesse performe où – et les calendriers sont en cours d'élaboration)

EGYPTE Le Caire / D-CAF Festival

FRANCE Vandoeuvre-les Nancy / CCAM scène nationale + Diwan de Lorraine

SUISSE La Chaux-de-Fonds / ABC + Théâtre Populaire Roman + Club 44

FRANCE Amiens / Maison du Théâtre + Maison de la Culture + Safran

FRANCE Nantes / Le Grand T + Maison de la Poésie

FRANCE Blois / Halle aux Grains

FRANCE Orléans / Scène nationale

FRANCE Vitry-sur-Seine / Théâtre Jean Vilar

FRANCE Choisy-le-Roy / Théâtre

FRANCE Évreux / Le Tangram

...

Carol SANSOUR (Palestine)

À la saison des abricots



forme scénique : LECTURE BILINGUE

durée : 1h

avec : Carol Sansour (poèmes en arabe), Christelle Saez (poèmes en français)

lecture dirigée par Henri Jules Julien

À la saison des abricots est un tour de force : le cycle de poème paraît embrasser la totalité de l'expérience de vie d'une femme, poétesse, qui s'avère être palestinienne. On y trouve, sans pouvoir les démêler, vie quotidienne et politique, désirs, souvenirs d'enfance, maternité. La mémoire insistante de la mère est comme le refrain de ce long chant finement ciselé. La variété des formes poétiques mises en jeu et leur méticuleux arrangement en une ode à la vie trouvent une mise en voix presque naturelle dans ce duo de splendides lectrices, chacune dans sa langue : une dramaturgie en stéréo où se mêlent colère, sensualité, reportage, élégie, fantasmes, infinie tendresse des mères, entêtante mélancolie de cette saison des abricots et de l'odeur du café turc.

À la saison des abricots (extraits)

Je labourerai partout et puis je m'en irai

Au pressoir de ton âme

Et à la taverne de ton corps

Je m'enivrerai

Je m'abandonnerai à tes mains

Le temps passera

Toi et moi

Partout nous serons

--

Conscients de notre profonde tristesse

Nous forçons nos corps à travers d'infinis tunnels

Où le monde s'applique à perfectionner ses plans pour exterminer nos enfants

Q : Vous êtes une artiste arabe ?

R : Moi ? Dieu m'en garde ! Dieu merci je suis une criminelle. Sur moi la miséricorde et la grâce de Dieu.

--

Les matins aux tons verts, jaunes et miel

À la saison des abricots

L'odeur du sucre qui caramélise

Les enfants jouent dans la poussière

Et ma mère prépare le café

Le lait, le thé

Ma mère

À la saison des abricots

Toujours ma mère

Édition

A la saison des abricots

édition arabe : في المشمش , Kottob Khan, Le Caire – 2019

édition française : Héros Limite, Genève – 2022 (traduction Henri Jules Julien et Mireille Mikhaïl)

Recension : Youssef Rakha lit A la saison des abricots (Al Ahrām Hebdo, Le Caire, 20-12-2019)

À la saison des abricots est un cycle poétique de Carol Sansour dont le pouvoir réside dans la façon dont il subvertit, sans effort, les représentations attendues tant de la cause palestinienne que de la féminité arabe.

Par une sincère, rafraîchissante et non affectée vision de soi et de sa patrie, Mme Sansour, originaire de Beit Jala, montre à quel point le discours littéraire moderne sur ces deux sujets s'est révélé peu convaincant et contre-productif. Pour cela elle ne recourt ni à la contestation ni à la confrontation mais utilise la langue la plus organique – sans aucune distinction entre le dialecte palestinien et l'arabe standard, ou entre les registres poétiques et prosaïques – pour exposer les choses les moins rhétoriques.

Elle peut écrire : « Il se pourrait que l'idée de nationalisme arabe soit précisément l'idée de l'État d'Israël. » Mais c'est en remplaçant, par une présence sensuelle et physique, la patrie idéalisée et absente que les poètes arabes ont déploré et à laquelle ils aspirent depuis la Nakba, qu'elle nous rend émotionnellement, intellectuellement, et peut-être même politiquement conscients de ce que signifie être une femme laïque, indépendante et socialement engagée en Palestine.

À la place d'un paradis qui n'existe pas, Sansour nous offre une terre brute où mères, filles, épouses et sœurs s'affrontent au quotidien et à l'universel. Et au lieu d'un « féminisme » occidental non situé qui recycle déclarations de l'ONU et affirmations politiquement correctes d'une identité dépourvue de tout contexte arabe, elle nous propose une perspective féminine émancipée.

Tour à tour lyriques, narratives et polémiques, ces pièces intenses et concises traversent non seulement l'occupation et le patriarcat – que Sansour présente rarement sous leur nom – mais aussi bien la beauté, l'amour et l'impératif de rester un agent humain par opposition à un rouage dans la machinerie de quelque grand récit idéologique. Le résultat, pour rester fidèle à soi-même, n'en est pas moins « engagé » et éloquent.

Crédits

Carol Sansour Née en 1972 à Jérusalem, elle grandit à Beit Jala près de Bethléem puis, adolescente, déménage en Caroline du Nord où elle termine ses études. En 1994, Sansour retourne en Palestine où elle participe à diverses initiatives de terrain avant de travailler, une décennie durant, aux Emirats Arabes Unis. Elle vit à Athènes avec sa famille. Elle aime se considérer comme une agitatrice culturelle et une provocatrice sociale qui s'intéresse aux identités post-nationales, post-sexe et post-religion, et co-édite le site littéraire The Sultan's Seal. Elle a publié au Caire en 2019 un premier cycle de poèmes *À la saison des abricots*, éditions Kotob Khan. L'édition française, augmentée d'un autre cycle de poèmes, *Jamila*, paraît à Genève aux Editions Héros Limite le 13 mai 2022.

Christelle Saez est actrice, dramaturge et metteuse en scène. Elle a initié avec Tatiana Spivakova, la compagnie *Memento Mori* avec laquelle elle a créé *Coeur sacré*, sa première pièce.

Asmaa AZAIZEH (Palestine)



Ne me croyez pas si je vous parle de la guerre

forme scénique : LECTURE-CONCERT – SOUS-TITRES SUR VIDÉO

durée : 1h

avec : Asmaa Azaizeh (poèmes en arabe), Haya Zaatry (chant, musique), Adam Zuabi (vidéo)

Avec une émotion brute et chargée, Asmaa Azaizeh s'abstient de tout ce qu'elle devrait dire sur la guerre, tout en saupoudrant de sel ces mêmes blessures, libérant le désespoir et la passion accumulés derrière des murs apparemment sûrs. *Ne me croyez pas si je vous parle de la guerre* est une performance poétique à trois voix où l'envoutante voix grave, presque masculine, de Asmaa Azaizeh, dont la puissance fait écho à la force de ses propres poèmes, dialogue avec le chant et la musique (guitare, électronique) d'Haya Zaatry. Les poèmes sont travaillés comme des chansons et les deux jeunes femmes, qu'on croirait jumelles, se détachent sur de fascinants plans fixes de vidéo (la mère de la poétesse assises sur son diwan, les vaguelettes de la Méditerranée palestinienne, la vieille ville de Haïfa...) qui créent une intimité paradoxale avec les performeuses et offre une acoustique idéale à l'intensité des voix.

Ne me croyez pas si je vous parle de la guerre (extrait : *Libellules*)

Il y a des millions d'années les créatures ailées n'existaient pas.

Pour arriver où que ce soit, nous rampions toutes, sur nos ventres et nos courtes pattes.

Nous n'arrivions précisément nulle part, mais nos ventres s'écorchaient à la dureté des sols. Nos pattes ont alors commencé à s'allonger comme des montagnes. Et chaque fois que nous nous arrêtons à l'ombre d'un arbre, l'une de nous criait : « Nous y sommes ! » Mais ce n'était qu'une illusion, plus haute que les montagnes.

Il y a des millions d'années, les libellules sont sorties des vilaines petites rivières. L'eau pesait sur leur dos comme un serrement de cœur, alors elles ont demandé des ailes à l'univers, pour pouvoir distinguer l'angoisse aussi clairement que les pierres dans le lit des rivières.

Depuis, nous volons toutes.

Des millions d'ailes et d'avions obscurcissent le ciel et vrombissent comme des sauterelles affamées.

Mais pas une n'a demandé à l'univers de nous délivrer de l'illusion de l'arrivée.

Et nos cœurs continuent de se serrer.

Édition

Ne me croyez pas si je vous parle de la guerre

édition arabe : لا تصدقوني إن حدثتكم عن الحرب , Al Mutawassit, Milano – 2019

traductions en hollandais (Uitgeverij Jurgen Maas, 2019) et en suédois (Ramus/ 2019))

Recension : Aase Berg lit une palestinienne réaliste et brutaliste (*Dagens Nyheter*, Stockholm, 2019)

La colère ne donne pas toujours naissance à la colère ni la violence à la violence. Au contraire, on peut se mettre dans l'ambiance géniale de la lecture d'un livre insensé et ressentir à la fois le désastre, la joie et le triomphe dystopique. C'est le cas avec le nouveau recueil de poèmes d'Asmaa Azaizeh intitulé Ne me croyez pas si je vous parle de la guerre.

Azaizeh réside à Haïfa et dirige un centre culturel palestinien. En tant que Palestinienne ayant la citoyenneté israélienne, elle vit dans une sorte d'exil inversé. C'est peut-être par nécessité géographique/politique que son moi poétique est un tricheur qui brise les frontières.

La chasse au poème se déplace à travers des environnements et des couches temporelles, un narrateur drôle et peu fiable qui ose prendre le risque de se transformer en une quête antipathique et même cruelle, une poésie qui tire sa puissance de la colère et de la tristesse des souvenirs et de l'histoire de la guerre : Azaizeh commence par être généralement agressive et décevoir les attentes du lecteur en matière de dramaturgie poétique clichée et de métaphores pompeuses - "Toutes les paraboles fades et tous les mots dont je remplirais vos oreilles pendant que je travaille dans mon bureau éclairé au néon : la nuit, le jour, les arbres, l'oiseau, les nuages, l'herbe, le soleil, etc.". Ayant déjà massacré l'appareil à clichés dès la première page, elle aborde la guerre comme un thème et arrive à une conclusion aussi évidente que choquante : "La vérité est que notre moi est plus vicieux que la guerre," pour ensuite développer par exemple cette affirmation : "J'aurais été un tueur si seulement le dinosaure de la peur ne s'était pas glissé sous ma peau chaque fois que je sentais une blessure proche".

Le titre du livre est intéressant, il implique qu'elle n'est pas seulement la locutrice mais aussi quelqu'un d'autre. Le recueil de poèmes lui-même ne peut être réduit à un traumatisme, il se jette plutôt entre la peur et la joie de vivre. Il en est ainsi : l'enfer est temporairement récurrent tandis que la joie de vivre est constante. Ce qui n'empêche pas le chemin de la joie de passer par l'enfer. Ou le mensonge. Hanna Nordenhök écrit dans la postface que le poète agit souvent "comme un menteur, un traître dont les paraboles blasphèment sans retenue la réalité. Et tout aussi nécessaire, le blasphème est dépeint." Azaizeh jongle avec une métaphore animale absurde et une autre cruelle et désagréable, où la scène d'un "grand cirque" est peuplée de "léopards affamés" qui, dans une autre image, sont dévorés crus comme de la viande par des hyènes. Le poème-chasse se transforme aussi en animal : "Ma famille m'a chassé quand mon sourire s'est transformé en hurlement extravagant, quand j'ai vu le cœur des hommes changer et manger mes enfants avant qu'ils ne soient nés".

Malgré cette imagerie sauvage, Azaizeh est une réaliste brutale qui n'utilise pas la folie pour gagner mais pour apprendre à tout perdre, et à renoncer à toutes les victoires, en particulier la "victoire sur le mal". Elle ne qualifie ni elle ni les autres de victimes ou de coupables, pas même de la guerre ou, selon ses propres termes, du "parti du meurtre". C'est une attitude provocatrice dans notre époque polarisée, mais dans sa confrontation, le mélange du mal et du bien suscite également une réflexion nuancée. Une phrase comme "Voyez comme la peur se transforme en sécurité" peut être interprétée comme le fait que beaucoup de gens ferment les yeux sur l'oppression et la culture du silence, en même temps qu'ils se considèrent comme innocents ou même bons, et que c'est une forme de violence passive qui conduit finalement au droit de conduire en enfer.

La race humaine est un troupeau d'animaux bestiaux, le vernis de la civilisation est mince, et la colère désespérée du poète ne mène pas à une fin heureuse, mais elle garantit la survie et éventuellement un peu de liberté. Pour ce que cela vaut, comme l'écrit Azaizeh : "Nous avons survécu au Big Bang / nous avons donc raté notre première chance de nous échapper".

Crédits

Asmaa Azaizeh est une poétesse, artiste et essayiste basée à Haïfa. Elle est née en 1985 dans le village de Daburieh, en Basse-Galilée, en Palestine. Pendant plusieurs années, Asmaa a travaillé comme journaliste pour des journaux palestiniens et arabes, ainsi que comme présentatrice pour la télévision et la radio. En 2010, Asmaa a reçu le *Prix du nouvel auteur* de la Fondation Al Qattan, pour son volume de poésie *Liwa*, publié en 2011 par *Dar Al Ahliya* en Jordanie. Asmaa est devenue la première directrice du musée Mahmoud Darwish à Ramallah en 2012. Sa deuxième collection, *Ainsi m'ennuie la femme de Lod*, a été publiée en 2015. Son dernier recueil, *Ne me croyez pas si je vous parle de la guerre*, a été publié en 2019 en arabe par Al Muttawasit, en néerlandais et suédois. Sa poésie a été traduite en anglais, allemand, espagnol, farsi, suédois, italien, grec et hébreu.

Haya Zaatry est une chanteuse-compositrice, architecte et chercheuse palestinienne (MSc en architecture), née à Nazareth et basée à Haïfa. Elle est la cofondatrice de "Eljam" (2016-2020), un projet communautaire à but non lucratif qui visait à renforcer et à améliorer la scène musicale live underground palestinienne. À travers ses mélodies et ses textes, Haya, musicienne autodidacte, invite l'auditeur à explorer les parties les plus intimes de son âme, tout en défiant les frontières des questions sociales, politiques et de genre. Haya travaille actuellement à la sortie de son premier album "Rahawan".

Adam Zuabi, né à Jérusalem, est un cinéaste vivant entre le Royaume-Uni, l'Italie et la Palestine. Il a étudié le droit, a travaillé comme avocat avant de s'installer en Italie où il a travaillé dans le cinéma, à l'Association des producteurs indépendants italiens (API) et comme assistant réalisateur d'Ettore Scola. En 2004, Adam a créé le premier festival international du film en Palestine et en 2006, au Royaume-Uni, une société de production spécialisée dans l'animation CGI immersive et les nouvelles technologies. Il réalise actuellement un long métrage documentaire sur le Théâtre national palestinien.

Soukaina HABIBALLAH (Maroc)

Dodo ya Momo do



forme scénique : LECTURE BILINGUE (AUTO-TRADUCTION)

durée : 1h

avec : Soukaina Habiballah (poèmes en arabe et en français), Zouheir Atbane (son)

regard extérieur : Henri Jules Julien

Soukaina Habiballah entrelace, dans *Dodo ya Momo do*, les voix d'une grand-mère et de sa petite fille qui se parlent à travers l'absence de la mère, et deux thématiques obsédantes : le trauma post-colonial de la grand-mère et la dépression post-partum de la petite-fille. Dans sa lecture, Soukaina Habiballah, parfaitement bilingue, entrelace les versions arabe et française du cycle de poèmes : comme si les deux voix alternaient dans son propre corps, sa propre psyché de poétesse. Comme si les deux femmes des poèmes vivaient en elle grâce à l'exceptionnelle douceur et la saisissante présence de sa voix. L'artiste sonore Zouheir Atbane crée pour cette lecture un environnement sonore à partir d'enregistrements de berceuses marocaines immémoriales que Soukaina Habiballah a enregistré auprès de très vieilles femmes marocaines (en plusieurs langues parlées au Maroc : amazigh, darija, sahraoui...)

Dodo ya Momo do (extraits)

ça fait des années

dit la petite-fille.

que je me trompe

je te vois enlever

tes dents

et les plonger chaque

nuit dans l'eau

je suis seule

noyée

j'ai tenté de crier mais

les bulles s'échappaient de

ma bouche impuissantes à m'aider

qui es-tu dans cette histoire ?

grand-mère ou loup ?

les traces de griffes dans mon esprit

me mènent tout droit à tes mains

qui es-tu dans cette histoire ?

grand-mère ou loup ?

non

ce n'était pas l'hiver

mais tes paroles mêlées

aux embruns de ta bouche

vide comme un blizzard

me glaçaient les os

j'ai cherché une issue

mais la seule possible

menait droit aux cauchemars

je m'y suis engagée

sans y faire attention

je m'y suis engagée

frissonnante

et suis sortie trempée

jamais je ne comprendrai pourquoi

ça a créé en toi une telle détresse

parce que ça réchauffait mes nuits

que tu voulais froides comme la tombe

Édition

Dodo ya Momo do (دودي يا مومو) est un cycle de poèmes inédit
traduction française Soukaina Habiballah et Henri Jules Julien

Crédits

Soukaina Habiballah est une poétesse et romancière marocaine née à Casablanca en 1989. Elle est l'auteur de quatre recueils de poésie, d'un roman, *La Caserne* (2016), et d'un deuxième roman à paraître. Elle a reçu plusieurs prix, dont le prix *Buland Al Haidari* 2015 pour la poésie arabe et le prix *Nadine Shams* 2019 pour les scénaristes arabes pour son court métrage *Who Left the Door Open ?* Elle a été deux fois lauréate du *Creative Writing Fund AFAC*. Ses poèmes ont été traduits en français, en anglais, en allemand et en espagnol.

Zouheir Atbane

Rasha OMRAN (Syrie)

Celle qui habitait la maison avant moi



forme scénique : SPECTACLE BILINGUE

durée : 1h

avec : Rasha Omran (poèmes en arabe), Nanda Mohammad (poèmes en français), Isabelle Duthoit (chant)

lumières : Christophe Cardoen

mise en scène : Henri Jules Julien

Le recueil *Celle qui habitait la maison avant moi* est une série de monodrames du « je » d'une femme seule qui vit dans un appartement du centre-ville d'une mégapole hanté par la femme seule qui y habitait avant elle : solitude et isolement, échecs amoureux, sentiment de perte. Le spectacle est un oratorio à trois voix : celle en arabe de la poétesse elle-même ; celle en français celle de la grande actrice syrienne francophone Nanda Mohammad ; et dans un idiome non identifié, la voix inouïe de l'improvisatrice française Isabelle Duthoit. Sur une scène vide, dans la pénombre mouvante d'un poète de la lumière, Christophe Cardoen.

Celle qui habitait la maison avant moi (extraits)

Chaque fois que j'essaie d'écrire sur l'amour, l'autre femme tend la main et m'arrache les doigts du clavier

La femme sauvage

L'ensauvagée qui me ressemble

Il y a un grand miroir sur la porte de la chambre

Si je me tiens devant

Je vois le visage de la femme qui habitait la maison avant moi

La femme que je ne connais pas

Un récit après l'autre

Je sais le détail de ses secrets

Chaque fois devant le miroir

Le grand miroir sur la porte de la chambre

Où l'a fixé la femme solitaire qui habitait la maison avant moi

Si j'avais habité la maison avant elle

J'aurais fait de même

Enlevé l'œil de bœuf à la porte d'entrée

Laissé ouvert le trou

Que l'œil de chacun puisse

Épier

Ma solitude

Édition

Celle qui habitait la maison avant moi

édition arabe (التي سكنت البيت قبلي) Al Mutawassit, Milano – 2017

édition française : Héros Limite, Genève – 2021 (traduction Henri Jules Julien et Mireille Mikhaïl)

Recension : Carla Demierre lit *Celle qui habitait la maison avant moi* (Lyrical Valley, 1er novembre 2021)

J'ai lu le livre de Rasha Omran, comme si de l'eau ruisselait directement depuis le plafond de sa maison cairote sur ma tête, dans la salle de lecture d'une bibliothèque genevoise. Le texte m'a fait boire la solitude de ces femmes comme un vin doux. Les phrases m'ont gentiment plaquée sur le sol de la cuisine contre le carrelage frais. Une voix m'a proposé de lécher le sel éparpillé sur la table. Une chatte est passée, et mes vêtements se sont instantanément couverts de poils. Tant et si bien que j'étais vraiment là en sensations, dans ce lieu où Rasha Omran écrit, cet endroit où une autre femme vivait quelques temps avant elle, le livre comme une maison miniature pour femmes solitaires entre mes mains.

La couverture du livre a la couleur de la rouille, du coing rôti et du sang séché. Le papier semble avoir absorbé un peu du texte, quelques mots – rouille, sang, vin, coing, les mêmes qui me sont restés en tête après la lecture, comme des fruits oubliés au fond de mon sac, des mantras cruels et précieux dans mes poches.

Une femme seule partage sa maison avec le fantôme de celle qui se regardait dans le miroir avant elle, celle qui avait fixé il y a longtemps le miroir sur la porte de la chambre. C'est une femme disparue, une mauvaise conscience, un soi difforme, un vide pesant avec deux bras et deux jambes invisibles qui vit dans la maison de Rasha Omran. La femme a laissé des traces partout dans la maison, un trou dans la porte, des vitres jaunies par son souffle recrachant la fumée de cigarette et une phrase dans un carnet. « Comme une orpheline qui aimerait qu'on peigne ses cheveux mouillés ». Pour la postérité, elle a donné ces mots et une petite mèche de cheveux blancs.

Dans ce texte, des images indociles arrivent en vous brûlant le bout des doigts. Elles sont tangibles au point de pleurer de vraies larmes, d'en avoir les cheveux mouillés, de se croire vraiment sortie du ventre unique qui fabrique les femmes, avec le goût du citron et du sel dans la bouche, et dans la poitrine, les battements d'un cœur « que les jours ont transformé en vieille pomme facile à écraser avec les doigts. »

Progressivement, le poème réveille une conscience du corps inhabituelle. Mes ongles ne s'arrêtent donc jamais de pousser au bout de mes doigts ? Ma peau meurt au moment où je vous parle. Mes dents s'usent et mes os craquent. Mes os craquent-ils pour me dire qu'ils sont là ? Rendue visible, cette dissonance entre le corps et l'esprit, me pousse à demander avec Rasha Omran, « Qui est cette femme toujours là où je me trouve ? » Difficile d'exprimer mieux la perplexité que l'on éprouve devant notre propre corps (changeant, vieillissant), et de formuler plus justement notre balancement entre désarroi et légèreté, lucidité et insouciance. Devenir, être et cesser d'être cette femme qui danse, parle, boit, dort, marche, touche et regarde le monde.

Puis dans ce poème le temps s'agglutine. Quand je le lis, j'ai quarante-et-un ans mais à nouveau trente-et-un et déjà cinquante-et-un. La retraite causée par l'acte de lire m'aide à me glisser dans une solitude plus vaste faite de chagrin d'amour et de pensée à la mort, de stagnations et de fugues. Ce faisant, une ligne après l'autre, je rallie le réseau des femmes solitaires qui vivent dans cette maison. Des femmes inoccupées, ennuyées ou anxieuses, tenaces et vivantes, bizarres et humaines, qui ont trouvé une trappe secrète au fond de la solitude.

Celles qui n'ont pas besoin de ranger la maison
 Celles qui ne font pas la vaisselle
 Celles qui n'ont pas à préparer des repas
 Celles qui n'ont pas d'enfants à emmener à l'école
 Celles qui ne pensent pas à arroser les plantes vertes
 Celles qui observent les ombres sur les murs
 Celles qui sortent danser et rentrent tard la nuit

Le long poème de Rasha Omran raconte comment l'une d'entre elles arrive sans rien dans les mains et un peu sonnée tout au fond de ce trou, sa propre solitude. Elle y trouve un bienfait inattendu, qui prend la forme de l'écriture, ou même de la poésie, en tant que curiosité illimitée, jeux de métamorphose, forme d'endurance, vitalité, devenir arbres et être fruits. Elle en ressort poétesse allumée, devenue chatte, se prenant pour une herbe dans le fleuve ou mangée par les loups pour tromper l'ennui, et surtout souveraine, maîtresse de ses blessures et as de la réparation des cœurs brisés.

Crédits

Rasha Omran, née en 1964, est une poétesse syrienne et activiste politique bien connue, auteure de sept volumes de poèmes, dont dernièrement *Celle qui habitait la maison avant moi* (2018) et *Épouse secrète de l'absence* (2020), tous deux édités par Al Muttawasit. Elle a édité aussi une anthologie de la poésie syrienne contemporaine. Issue d'une famille d'artistes et d'intellectuels de la petite ville de Malaja dans le district côtier de Tartous en Syrie, elle dirigea le Festival International Al-Sindiyan pendant dix-huit ans avant que le régime de Bachar El Assad ne la force à l'exil en 2012. Elle s'installe au Caire.

Nanda Mohammad, née en 1977, est une comédienne syrienne formée au Conservatoire d'Art Dramatique de Damas où elle mène une carrière essentiellement au théâtre avant d'être contrainte à l'exil par la répression du soulèvement syrien en 2012. Elle s'installe au Caire d'où elle affirme une présence unique sur les scènes théâtrales du Moyen-Orient, dans les spectacles de Ahmed El Attar (*The Last Supper, Before the revolution, Mama*), Laila Soliman (*Whims of freedom*), Omar Abu Saada, ou Waël Ali (*Sous un ciel bas*). Avec Henri Jules Julien elle a créé *De la justice des poissons* (2016-2018).

Isabelle Duthoit, née en 1970, de formation classique (premier prix de clarinette des conservatoires de Tours et Lyon, diplômée du CNSMD de Lyon), elle trouve son terrain de prédilection à la clarinette et à la voix dans l'univers de l'improvisation libre (*Triolid*, Jacques Demierre, *Trio canapé*, Franz Hautzinger, Carl Ludwig Hübch, Zsolt Söres, Bertrand Gauguet, Johannes Bauer, Luc Ex, Jacques Di Donato, John Tilbury, Phil Minton...) Elle a développé seule une technique de chant singulier, un langage avant le langage, une voix organique. Résidente en 2008 à la villa Kujoyama à Kyoto pour approfondir son travail vocal en lien avec le monde sonore du Nô et du Bunraku, elle voyage en Mongolie en 2012 pour expérimenter les techniques du chant dyphonique.

Christophe Cardoen, né en 1966. Autodidacte, il vit et travaille à Grenoble. Plasticien de la lumière, il réalise et présente des installations, fabrique des appareils, des éclairages, des objets, des espaces. Lors de performances, il joue de la lumière avec des musiciens et des cinéastes, des acteurs, des danseurs, pratiquant l'improvisation. Il utilise la lumière et l'ombre comme une matière en soit. En associant des dispositifs électromécaniques, des obturateurs ou des surfaces réfléchissantes, à des sources lumineuses, il provoque des variations de rythmes, des scansions de lumières vives dans le noir profond et éprouve nos perceptions, visuelles, du temps et des lieux.

Henri Jules Julien, né en 1964, ingénieur chimiste de formation, fait du théâtre, des créations radiophoniques pour France Culture, de la traduction, de la production – selon les nécessités. Il a longtemps vécu au Caire et à Casablanca. Il traduit de nombreuses poétesse arabes (Carol Sansour, Malaka Badr, Noor Naga, Jehan Bseiso, Soukaina Habiballah, Asmaa Azaizeh...), il a produit sur les scènes européennes des artistes égyptiens (Ahmed El Attar, Hassan El Geretly), marocains (Youness Atbane, Khalid Benghrib), syriens, libanais... Il a mis sur scène des poèmes de *Testimony* de Charles Reznikoff avec Sophie Agnel et Victor Ponomarev, et écrit et mis sur scène deux spectacles bilingues français-arabe : *De la justice des poissons* avec Nanda Mohammad, David Chiesa, Christophe Cardoen, et *Mahmoud & Nini* avec Virginie Gabriel et Mahmoud El Haddad.